

« Se jouer des uns en jouant des autres »

Laurent Cuyllé

« Ce n'est pas tant, comme on a pu le penser, la prise de conscience en elle-même qui peut soulager dans l'analyse, mais le fait d'avoir pu la socialiser dans une relation. »

J-Cl. Lavie, 1985

L'expérience que je relate ici s'est passée et se passe toujours dans une unité d'un hôpital psychiatrique pour enfants. Les enfants dont je parle ont à un moment ou l'autre été accueillis dans cette unité.

1. L'impasse de l'un contre l'un

Bernard est un enfant de 10 ans hospitalisé depuis une bonne année dans notre unité. Il a déjà fréquenté une autre institution psychiatrique avant d'arriver chez nous. Son rapport aux autres est très problématique : il peut se montrer « dangereux » pour les autres enfants et pour lui même, l'adulte devient très vite persécutant et menaçant quand il ne fait pas ce que lui a décidé. Et il a besoin de toujours tout décider. Dès lors tout rapport à l'autre vire très vite en duel : c'est lui ou l'autre.

Ce jour là, je suis dans le jardin avec les éducateurs. Bernard est avec nous car il a été exclu de l'école. À 15h30, tous les éducateurs s'en vont chercher les autres enfants qui terminent leur journée scolaire. Ils me demandent si je peux rester avec Bernard.

Je suis assis à une table et une série de journaliers est éparpillée autour de moi. Bernard va se saisir d'un vélo qui n'est pas le sien. Je lui rappelle qu'il ne peut l'utiliser car il ne lui appartient pas. Il ne m'écoute pas...

Il semble d'emblée ne vouloir en faire qu'à sa tête. Que faire ? Je me rappelle que je m'étais donné pour tâche de transcrire diverses choses que nous avions échangées en équipe au sujet de cet enfant. Je lui dis donc que je n'ai pas que ça à faire, que « moi, j'ai du travail » et lui répète que ce vélo il peut le toucher uniquement si c'est pour aller le remettre à sa place... Et je me mets à écrire, ne le regardant plus. Il vient près de moi « Qu'est-ce que tu fais ? ». « Je travaille ! ».

« Moi aussi j'ai du travail ». « Ah ! Et tu veux un bic et une feuille ? » « Oui, je vais écrire ». Et voilà le garçon qui s'assied à ma table. « A chacun sa table ! » lui dis-je, « Celle-ci c'est la mienne, mais toi tu peux aller à une autre, celle-là, là-bas ». Il va à cette autre table et se met à tracer des lignes courbes proches d'une forme écrite. « Voilà ! » fait-il. Je lui propose de me montrer son travail non sans lui avoir fait part de ce que j'avais écrit à son sujet.

Des séquences comme celles là, il y en aurait beaucoup à raconter ; elles jalonnent mon expérience depuis de nombreuses années. Mais combien de fois ne me suis-je retrouvé, moi et d'autres, avec tel ou tel dans une relation où ce qui devenait l'enjeu peut être dit comme ceci : « Comment sortir de ce « un contre un qui n'en est pas un ? ». Si je suis bien une autre personne – réellement différente je veux dire – cette existence propre n'est pas reconnue par l'enfant qui semble, en faisant n'importe quoi, propice à susciter mon étonnement, vouloir me faire endosser l'habit du monstre qui va certainement exercer des représailles... Je ne puis là que servir de plan de projection : être identifié à un tout persécutant.

A maintes reprises, l'aboutissement de ces rencontres se termine par une mise à l'écart de l'enfant : pour mettre un arrêt, mettre de la distance, le protéger dira-t-on, et aussi se protéger.

Cela, me semble-t-il, marque à la fois les limites de ce que peut être un travail dans le quotidien institutionnel et le signe que ce qui s'est passé n'a pas pu être mis au travail, dès lors on est amené à recourir à des mesures radicales.

Il s'agit pour moi dans cet article, au départ d'une idée très simple, de pointer certaines impasses et de souligner comment « l'offre de psychanalyse » à un moment donné a peut-être permis à l'enfant et aux adultes, à partir de la prise en compte de la dimension de l'inconscient dans une relation singulière marquée par le transfert, de sortir de certaines impasses du « un contre un » où se joue toujours la destruction de l'autre soit dans la réalité, soit dans le fantasme ou encore dans les pensées.

Cette « offre de psychanalyse » s'origine à chaque fois de l'autorisation que je me suis donnée. Cela n'est sans doute pas sans lien avec cette dimension de l'un et de l'autre. Je me suis autorisé, mais je l'y ai été aussi. Cela ne veut pas dire que j'ai demandé l'autorisation, non, cela indique simplement que j'avais bien mes collègues en tête à ce moment et une certaine reconnaissance acquise.

2. L'argument

Dans le quotidien d'un hôpital pédopsychiatrique, l'enfant rencontre beaucoup de personnes différentes. Bien entendu, la plupart du temps, chacun des adultes parlera de manière différente de l'enfant ; racontant des anecdotes particulières, soulignant combien il a semblé être dans ce moment-là un adulte bien différent des autres adultes, pointant par là que l'enfant fait bien des différences entre chacun. Bon, d'accord. Nous sommes normalement, chacun de nous, aptes à concevoir et vivre des relations avec les autres. Ceux-ci sont reconnus comme des personnes à part entière, objectivement perçues comme telles et cela même si nous continuons à les colorer à notre insu de nos projections imaginaires.

Ça c'est le point de vue de l'adulte.

Dans ce qui est relaté de ces rencontres, si on s'y attarde un peu, il est souvent opportun de se demander si l'enfant dans sa relation à l'autre, adulte ou enfant, le considère dans un rapport de soi à l'autre comme un autre séparé de lui, séparé physiquement et/ou psychiquement.

J'en viens donc maintenant à cette idée très simple. La présence réelle est nécessaire pour l'enfant mais elle ne garantit pas l'altérité. En d'autres termes, on ne peut pas être un sans l'autre, cette idée de l'un étant liée à l'idée de l'autre. Il y a une opération psychique qui se passe pour que l'un et l'autre adviennent, et cette opération se déploie de diverses façons. Il s'agira à travers l'évocation de rencontres singulières avec trois enfants de montrer les différentes solutions trouvées pour articuler l'un et l'autre.

Qu'est ce que j'entends par ce mot « altérité » ? Il ne s'agit pas seulement de la possibilité d'avoir une relation avec un autre. Non, je veux parler de l'existence de l'autre en nous. Qu'est-ce à dire ? L'autre en nous, ce n'est pas l'objet intériorisé même si cela a un lien avec ce que je tente de faire entendre. L'autre en nous, je ne vois pas comment le dire autrement, c'est la dimension de l'inconscient, et la manière qu'à chacun de « faire avec ». Ce qui ne cesse de nous échapper constitue pour moi l'altérité. Le rapport à cette altérité n'est pas sans lien à notre rapport à l'autre humain. Un petit développement me semble nécessaire. A partir du moment où l'autre est reconnu comme une personne distincte, donc reconnue dans sa réalité objective, il est permis de penser que dans le même temps la relation à cet autre en tant que purement subjectif, relation pré-existante à l'épreuve du principe de réalité, constitue le fantasme et se trouve refoulé car sous certains

aspects (projection, agressivité, destructivité...) impossible à concilier avec les attentes d'une vie sociale. Ainsi, la possibilité d'une relation à l'autre comme une personne distincte, donc qui nous échappe, est liée à l'existence de cette coupure conscient – inconscient. Parler de coupure n'est peut-être pas exact, il s'agit de dire « articulation » qui suppose une distinction. Nous verrons que les enfants dont je parlerai s'arrangent chacun à leur manière avec cette distinction/articulation.

Rien d'original à rappeler que la présence physique ne garantit pas l'altérité. Pourtant, c'est un point d'ancrage qui me permettra de soutenir cette question du rapport de l'un à l'autre. Être un tout en n'étant pas seul, avec les autres tout en n'étant pas noyé dans la masse. Les enfants dans le quotidien nous indiquent, dans les différents rapports aux personnes qui constituent l'institution, combien il n'est pas aisé de faire avec ce qui nous échappe et qui revient sans cesse dans le quotidien sous forme d'agressivité verbale et physique. Je retiendrai de l'argumentaire rédigé par Anne Joos en invitation au travail de réflexion de ce numéro du Bulletin Freudien, le terme « articulation ». Il ne s'agit pas de tracer une barre de délimitation entre l'univers de l'un et l'univers de l'autre. Il s'agit de réfléchir à l'articulation de ces deux dimensions. Ce travail d'articulation se déploie tous les jours dans toutes les rencontres de l'enfant et des intervenants. Pourtant, ce qui apparaît au premier plan, c'est la difficulté de ces enfants – qui apparaît dans le contexte institutionnel qui est le mien – d'articuler l'un et l'autre en dehors d'un conflit ou d'un duel. Ici, une action qui ne prend en compte que la réalité de ce qui se dit ou se passe n'est pas suffisante même si elle est nécessaire. Mon expérience me montre que les rencontres psychanalytiques permettent de repérer où et comment se situe l'enfant au vu de cette altérité définie plus haut, comment il « fait avec ». Mais ce n'est pas là l'essentiel. Elles ouvrent surtout un possible en leur sein : la réalisation d'un travail qui permette à l'enfant de sortir de cette répétition qui les amène, lui et les autres, dans une impasse, dans un rapport de force. A partir de là, il pourra alors peut-être s'appuyer sur les adultes. Et peut-être n'aura-t-il plus besoin de la psychiatrie institutionnelle ?

3. L'institution est un environnement social adapté

« Telle est la nature de l'existence sociale. On parle pour imposer des limites, pour circonscrire le monde à l'intérieur d'un cadre étroit ».

John Burnside¹

Avant tout, il s'agit de dire quelque chose de l'institution de soins.

L'institution a un objet social. Il est défini en termes de rééducation ou de soins. Elle soutient donc en son sein l'idée qu'il y a une certaine façon de se comporter dans le social. Les enfants qui y arrivent nous montrent les difficultés à

1. In *La Maison Muette*, Éd. Métaliés, Paris, 2003, p. 157.

s'inscrire dans cet « ordre des choses ». Il s'agit donc que l'institution prenne en compte ce fait. L'institution est organisée et organise le quotidien, elle promulgue des règles. Elle est constituée d'agents construisant et rappelant une certaine législation en vigueur. Elle instaure des lieux d'échange entre l'enfant et les diverses personnes la constituant. En tant qu'environnement, l'institution vise à prendre en compte – du moins c'est comme cela qu'elle a été pensée – les besoins qui ne sont pas directement liés à l'économie pulsionnelle, mais les besoins du moi. C'est un minimum vital.

Bien entendu, la dimension pulsionnelle affleure sans arrêt mais celle-là on ne peut la prendre en compte dans l'aménagement du cadre. Les enfants n'ont de cesse de mettre cet environnement en question, surtout en venant y buter et en tentant de l'endommager. Et là, une des impasses consiste à réagir uniquement à partir du cadre. En effet, je pars de l'idée que si nos actes ne s'appuient que sur le cadre, c'est que quelque chose ne peut être contenu. Ainsi, l'appel au tiers quand la relation devient un duel – « solution » tellement utilisée dans notre pratique – ne permet aucune altérité dans le rapport enfant – adulte s'il ne vient que rappeler les règles déjà rappelées par un autre. Dans cette situation, il ne fait que renforcer le « un contre un » ou l'arrêter en imposant « l'un » de l'institution comme le plus fort. Comme s'il fallait à tout prix arriver à une soumission au cadre. C'est un rapport de force. Ni l'enfant ni l'adulte n'en tire quelque chose. Il n'y a aucun travail. Mais du côté de l'institution, on n'a pas trop de solution : soit on renforce le cadre, soit on l'aménage. Comment sortir d'une dynamique où tout passe par le cadre ? Comment accueillir ces attaques et y survivre ? C'est là que la position du psychanalyste se révèle importante.

La notion d'altérité sous-entend l'idée d'un certain rapport – « civilisé » dira-t-on – réglé par les interdits fondamentaux. Mais ce n'est pas tout. Dans notre quotidien, cela rejoint l'idée qu'il est nécessaire pour l'enfant de pouvoir passer d'une revendication agie dans la toute puissance à la possibilité que nous lui offrons de vivre le sentiment d'être tout-puissant. Cela est me semble-t-il une condition nécessaire pour permettre à l'enfant de sortir d'une destructivité agie dans la réalité contre l'environnement – les personnes et le cadre physique, ce qui est le même – à la possibilité que cela se joue sur une autre scène.

Je ferai ici une petite parenthèse. Cette autre scène, et j'insiste sur le terme « autre », se localise de manière très différente pour chacun dans la rencontre. Certains diraient en fonction de la structure. Oui, si on entend par ce terme ce qui se joue dans le transfert, donc ce qui se passe de manière répétée dans une relation singulière analysant – analysé. J'insiste sur cela car la notion de structure, si on veut éviter qu'elle ne soit pas plus qu'un diagnostic psychiatrique « à la DSM 4 », doit se référer à ce qui se joue dans la rencontre psychanalytique. En fait, je préfère utiliser la notion de « névrose de transfert » de Freud plutôt que celle de « structure ». Il n'est sans doute pas possible d'utiliser ces termes en d'autres occasions : parler de « psychose de transfert » ou encore de « perversion de transfert » n'est peut être pas tout à fait juste, ou admissible, mais le mérite de ces

expressions est de mettre en avant la particularité qui fait la psychanalyse telle que créée par Freud : une relation singulière marquée par le transfert. Ici, il faut être clair. Dans l'institution on parle de transfert, parfois à tort et à travers. En effet, si ce terme est devenu celui qui est utilisé pour parler de la dimension imaginaire qui est présente dans toutes les relations patients – soignants, je voudrais insister sur le fait que je l'entends toujours du côté de la répétition d'un certain rapport psychanalyste – patient au sein de cette rencontre particulière et aucune autre. J'insiste car seule la propre psychanalyse du psychanalyste lui permet de le prendre en compte et de se positionner en fonction de ce transfert dans un cadre psychanalytique.

Dans le quotidien, les personnes s'appuient sur un cadre pensé pour prendre en compte les besoins des enfants en repères spatiaux et temporeux ; les rythmes, la permanence, la régularité, la répétition, ... C'est à dire, tout ce qui est le propre d'une relation de l'enfant à un environnement « suffisamment bon ». Ce cadre n'est pas tout. S'y jouent des relations de soignant à soigné. L'enfant est pris dans la manière dont chacun se situe par rapport à son désir de soigner, son désir envers l'enfant. Des choses se répètent, des mots sont mis avec l'enfant sur ce qui se passe. Les rencontres se parlent en équipe, les points de vue s'échangent.

A nouveau, j'insisterai sur ce fait que ces discussions entre personnes, avec différents points de vue, ne garantissent aucunement que le rapport de l'enfant à l'adulte se passe dans une reconnaissance possible d'une certaine altérité. Ce n'est pas la reconnaissance de l'enfant comme différent, par chacun des adultes, qui instaure pour l'enfant une relation aux autres, en tant que les autres sont envisagés dans leur existence propre, différenciée de la sienne.

Ainsi, il manque quelque chose pour avancer. Car même si lors des réunions, il est fait appel à des références théoriques à la psychanalyse, il n'en reste pas moins que les réflexions visent au final à circonscrire quelque chose et peut-être pour se prémunir... Se prémunir de quoi ? Que quelque chose nous échappe ?

La psychanalyse n'est pas affaire de théorie, c'est affaire de pratique et de technique (qu'on appellerait le cadre psychanalytique). Elle requiert un certain rapport au savoir, un certain rapport à la psychanalyse : la dimension du désir du psychanalyste. Cela renvoie à notre propre psychanalyse. Dans l'institution, il faudrait y ajouter notre rapport à l'institution. Car quelque chose du « tout » est sans cesse à démanteler dans notre lien à l'institution, dans notre lien à une équipe. Cette identité institutionnelle construite sur un socle imaginaire et symbolique ne peut subsister sans cette idée qu'elle est un « tout ». Il s'agit, pour qu'il y ait de la psychanalyse, de pouvoir soutenir autre chose et de s'autoriser à se soustraire à une appartenance trop prégnante à une position commune.

On pourrait dire que la psychanalyse n'apporte pas de réponse ou de manière de faire dans le social, même si dès Freud elle a été utilisée pour penser le social. Elle est opérante dans le champ de l'individu, et l'individu dans une rencontre particulière. Ma position est la suivante : même si elle appréhende le sujet avec

toute l'influence dont la société le marque, elle n'en reste pas moins inopérante pour organiser et agir dans le social. Penser le social, c'est une tout autre chose.

Cela ne veut pas dire que l'institution ne peut pas soutenir en son sein que s'y déroule une pratique psychanalytique. Mais elle échappe au « contrôle social », à toute mainmise institutionnelle. Sinon d'être prise pour une idéologie.

Je souligne à la fois les limites du travail en institution et les ouvertures possibles pour qu'il y ait du travail psychanalytique pour les enfants. Il s'agit d'une responsabilité individuelle (l'autorisation que le psychanalyste se donne) en lien et aussi en « rupture » avec une inscription institutionnelle (l'autorisation donnée par l'institution). J'apprécie cette idée que l'autorisation donnée au psychanalyste implique et nécessite une certaine coupure entre l'institution et la personne. Comme me l'a soufflé Anne Joos, on pourrait peut-être dire qu'il s'agit d'une autorisation pas-toute institutionnelle.

4. Alain, Thierry, David. Trois rencontres

Alain est un enfant de 10 ans. Il est placé dans un foyer d'accueil depuis de nombreuses années et suite à une décision judiciaire, il n'a plus rencontré sa mère depuis près de 4 ans. Les comportements d'opposition, les mises en danger de lui-même et des autres et les appels à l'aide de l'équipe éducative nous amènent à décider de l'accueillir et de travailler avec lui, l'équipe du foyer et ses parents. L'attention et les inquiétudes du foyer d'accueil se focalisent sur l'encoprésie rebelle de cet enfant. Un jour, lors d'un week-end, Alain est amené au service d'urgence d'un hôpital où il subit un lavement relativement agressif. Une médication est instaurée par le médecin de garde. Le pédiatre de notre hôpital s'insurge contre ce traitement. Les points de vue respectifs de l'une et l'autre équipe se cristallisent autour de ce problème d'encoprésie. Je reçois un appel de la responsable du foyer demandant que nous appliquions le traitement prévu. Je lui réponds que j'ai demandé au pédiatre de prendre contact avec le médecin qui a prescrit ce fameux traitement et que, dans les circonstances actuelles, je pense qu'il est surtout important de proposer un entretien à Alain.

Alain est d'accord que nous nous rencontrions. Il arrive la bouche remplie de pain. « C'est bouché ! » lui dis-je, en lui montrant la bouche. Ensuite, je lui dis que tout le monde s'excite au sujet de son caca et qu'il est bien question d'avancer nous deux avec cette question. Il me dit « C'est bouché dans mon ventre ». « Et alors ? ». « Ca m'énerve. C'est bouché, ils ont fait un lavement ! »

Alain ne semble pas à l'aise dans l'abord direct par la parole. Je lui propose de faire des squiggles. Alors qu'il fait quelque chose de mon squiggle (un dragon avec « son ventre » et « son nombril »), il soulève son t-shirt et, sans s'en rendre compte peut-être, dénude son ventre... « Et qu'est-ce qu'il a ce ventre ? » je lui demande en laissant l'équivoque sur le ventre dont il s'agit (celui du dragon ou le sien ?). Il me dit « C'est bizarre, il est pas comme les autres. » « Quoi ? ». « Ben

mon nombril. Il ressort. » « Et alors ? » « Alors, chez les autres, il rentre. »

Nos rencontres sont devenues hebdomadaires et s'y déploient les interrogations autour de ce qui se passe avec son frère quand il le retrouve le week-end au Foyer, il ouvre des questions autour de sa mère. Cela est très intéressant dans la mesure où les professionnels affirmaient « qu'Alain avait fait le deuil de sa mère ». Ici, on entend que s'ouvrent plein de questions : il y a la mère qui est bonne, qui donne du bon, et il y a beaucoup de haine (non encore abordable dans la parole). Cette haine, on peut peut-être la retrouver dans l'agressivité agie contre le Foyer substitutif aux parents et avec lequel la mère s'est un jour disputée, ce qui a entraîné une coupure de la relation mère – enfant (histoire que racontent l'enfant et la mère), et dans l'encoprésie. L'enfant s'est saisi de quelque chose dans cette offre d'un lieu de travail par et avec la parole. Aujourd'hui, il montre son intérêt à penser ce qui se passe à son insu... Et sa manière à lui, c'est de dire « C'est bizarre mais... ». S'entrouvre pour l'enfant la possibilité d'accéder à de l'ambivalence envers sa mère, ce qui va lui permettre de s'en détacher. Là, il y aura un travail de deuil en route.

Nos rencontres sont prises dans un amour de transfert assez important et sans doute nécessaire pour qu'à un moment s'y travaillent l'ambivalence, l'agressivité et la dépression nécessaire pour que s'arrêtent dans la réalité les comportements destructifs. Alain semble percevoir, à travers l'intérêt porté à ce qu'il lui arrive ou à ce qu'il se rend compte qu'il fait sans savoir pourquoi, qu'il y a autre chose en jeu que simplement dire « ça se passe comme cela avec les autres ». Comme s'il avait accès à une altérité qu'il reconnaît en lui. Son rapport aux autres s'inscrit dans cette possibilité de ne pas être dans un rapport de force. Ce qui fait quand même son quotidien quand il y a des tensions ou quand il est question de son encoprésie. L'encoprésie est, pour lui et moi, devenue un symptôme. Une façon d'articuler son rapport à l'autre. Cela a permis de faire entendre aux deux équipes qu'il n'y avait peut être pas lieu de trop s'y intéresser... Que cette affaire là appartient à Alain et qu'il a trouvé un lieu pour la déposer.

Peut-être est-il important de souligner que, quelques semaines plus tard, l'encoprésie a cessé.

Thierry est un enfant d'11 ans arrivé il y a 6 mois dans notre institution. Cet enfant vit actuellement au sein d'une famille d'accueil et fréquente un enseignement spécialisé. Thierry est un enfant qui parle très bien et d'une manière très polie. Il donne l'impression d'en faire trop, d'être trop poli, trop sage.

La première fois que je propose un rendez-vous à Thierry c'est à la suite de difficultés relationnelles avec un autre enfant hospitalisé.

Cela s'est passé après qu'un autre enfant se soit plaint de ce que Thierry lui avait dit et qui avait terriblement énervé et blessé cet enfant.

J'avais en tête ce que Thierry avait dit à son entrée : « Je ne supporte pas qu'on me parle de ma mère, même que d'entendre prononcer son nom ça me met en colère ». Mais il était d'accord avec notre idée qu'il faudrait peut-être à un moment aborder cela.

C'est lui qui me parlera de sa mère. Il dit avec un sourire sur les lèvres, qu'elle ne l'a pas protégé, qu'elle a préféré son amoureux qui l'a tapé lui plutôt que de s'occuper de son enfant.

A la fin de la rencontre, je lui demande ce qu'on va faire. Il veut reprendre un rendez-vous. Nos rencontres se passent... Il parle ! Ah ça oui, il parle et beaucoup. Mais cela semble si détaché de lui.

Un jour, à la fin d'une rencontre, nous oublions de reprendre rendez-vous. Je pars en vacances, puis reviens. Je viens de terminer un rendez-vous avec un autre enfant et je raccompagne ce dernier dans son groupe, le même que Thierry. Là, il m'interpelle. « Et moi ? Pourquoi tu me prends plus ? » « Mais nous n'avons pas fixé de rendez-vous » lui dis-je. « Nous sommes tous les deux responsables et donc prenons-en un maintenant ! ».

A ce rendez-vous, il veut me parler d'un tel éducateur qui l'a arrêté fermement et qu'il déteste. Cet éducateur, Jean, est le mari de l'éducatrice qui est sa référente. Il m'explique « J'ai cassé ma fenêtre, je vais devoir travailler pour repayer ». « Je frappais partout, je voulais mettre ma force quelque part. Jean m'a pris par le col. Il a dit pardon. Il courait après moi. Puis il m'a mis en chambre et là, j'ai tout poussé et mon étagère est tombée contre la vitre. »

Il me dira quand ça a commencé. « Jean était avec Alexis devant la TV, moi, j'étais jal... » Un moment presque imperceptible de silence se passe, comme s'il se rendait compte que quelque chose venait de se dire puis il reprend tout de suite « J'étais jaloux alors j'ai cassé mais je sais ce que je pourrais faire... Pour m'excuser. Je pourrais travailler. J'étais en rage, en pleurs » Puis il rajoutera : « Philippe, le compagnon de ma maman il m'a empoigné quand j'étais petit. Mais plus grave. Il frappait aussi pour le plaisir. » « Il était en rage ? » « En rage contre moi, il était jaloux sur moi, de ma mère et moi. »

Je mets en exergue ce petit extrait de notre travail car j'ai été frappé par ce qui s'est passé à ce moment presque imperceptible. C'est comme si quelque chose avait échappé à Thierry et que sa réaction avait été de rendre ce mouvement « non advenu » et non de s'en étonner. On pourrait dire que « j'ai été scié » par ce qui s'est passé là. Et c'est bien de scission dont il est question. Pas d'interrogation sur ce qui lui a échappé car dans le temps juste après ce n'est déjà plus échappé. Il est clair que ce terme « jalousie » est très complexe car il parle à la fois de sa mère et son compagnon, de la relation entre lui, l'édu-

cateur et sa référente, et dans sa relation à moi en regard des autres enfants (qui ont des rendez-vous avec moi). Je ne m'attacherai pas tellement au terme même qu'au mouvement d'ouverture possible, tout de suite annulé. Dans ce travail, la dimension du transfert est très particulière. Il est possible, presque repéré, dangereux puis annulé. Il me semble que nous ne sommes qu'au début de notre travail.

Cela souligne bien pour moi la difficulté pour l'enfant de faire avec ce qui lui échappe, avec cette altérité en lui qui l'amène à poser des actes, à faire des choses à son insu. Qu'est-ce qu'il y a là de si dangereux ? Le discours des adultes reflète cette séparation, cette dichotomie. « Il est charmant », « Il est insupportable », « Il met mal à l'aise ».

Quand je reverrai Thierry, il me dira « Il faut être fou pour casser une fenêtre ». Peut-être cela montre-t-il combien relier nos actes à ce qui se joue à notre insu est une opération douloureuse. Thierry pose une alternative « normal ou fou ». Il ne s'agit pas d'une articulation mais d'une coupure radicale. Sans doute se défend-t-il de la folie ?

David est un enfant de 11 ans ayant un long parcours psychiatrique. Il a passé de nombreuses années chez nous pour enfin pouvoir intégrer une institution en dehors de la psychiatrie. Quand il est arrivé dans l'unité, David se présentait à nous en faisant le chien : il aboie, se met à quatre pattes pour s'approcher de nous. Il n'est pas simple de le comprendre, les mots sont mal articulés, parfois tronqués. Les phrases sont tellement hors de propos qu'on n'en comprend pas le sens.

Les années passent. David passe par des hauts et des bas. Les apprentissages stagnent. Il ne sait ni lire, ni écrire (sauf les lettres de son prénom). Même s'il est relativement apaisé, il continue à nous percevoir comme des agents agressants même si on ne lui dit rien. A la moindre remarque, les insultes volent. Sa manière à lui de prendre l'autre en compte, c'est de lui donner des ordres. Ce qui est difficile dans le quotidien où les « chefs » sont les adultes. Quand l'éducateur se fâche, David pleure.

L'équipe se demande parfois « A quoi bon ? » David avance peu, on est toujours pris dans les mêmes choses. Je travaillerai pendant deux ans en individuel avec David. Drôle de mot « en individuel » car dans nos rencontres, j'ai parfois l'impression que David est seul dans ses « affaires » ou que nous sommes à plusieurs... Ce qui intéresse David ce sont les travaux. Alors il est le chef du chantier et distribue des ordres. Cela, dans le quotidien, ça ne tient pas : parce que les autres enfants soit refusent, soit se font maltraiter et il faut intervenir. Pendant le temps de nos rencontres, mon existence propre n'est pas reconnue. Si je n'obéis pas aux ordres ou si j'é mets un avis ou un

désaccord, les insultes fusent et l'angoisse de David augmente, alors il crie de plus belle, veut s'enfuir. Dès lors comment puis-je survivre dans un univers où finalement mon existence propre ne peut pas être reconnue ? Mon idée est la suivante : le bureau où je le reçois est une scène, une scène très réelle. Il ne s'agit pas d'art ici mais de survie. Il s'agit d'une vraie mise en scène et je dois jouer le rôle prescrit. Dans cette histoire, il est difficile d'évoquer le terme de transfert au sens freudien de la « névrose de transfert ». Il s'agit de participer concrètement dans la réalité subjective de David. Comment introduire de l'altérité là-dedans ? Comment prendre une place ? Un jour, alors qu'il s'agit de s'arrêter et de ranger le bureau, je me suis demandé : « Comment rendre possible cette transition pour David » (à chaque fin de séance ce sont insultes, cris, portes claquées). Je me suis alors adressé directement à « Marcel », un personnage de la pièce qui est une sorte de manœuvre à qui David donne ordre sur ordre, mais à qui il semble porter une certaine sympathie. Je lui dis en haussant le ton « Marcel, il n'est pas question que tu laisses un chantier dans ce désordre là. Je vais en toucher un mot à ton chef et tu verras ce que tu verras »... David me regarde interloqué puis s'adresse à Marcel en lui donnant l'ordre de ranger... Et en le faisant.

Se faire entendre dans son existence propre et autre n'est pas simple avec cet enfant. Nous touchons là au travail avec un enfant quand la relation à lui est prise dans une dynamique psychotique où il y a une confusion entre intérieur/extérieur et une telle distance entre « notre monde » et le sien. Ici, comment l'enfant peut-il avoir accès aux choses qui lui échappent de ses propres actes ou mots ? Tout est reconstruit dans un nouveau monde placé dans la réalité. Il est possible de prendre une place, de prendre un rôle dans cette construction. C'est à-peu-près la seule manière d'exister auprès de l'enfant. Mais ça se joue dans sa perception subjective du monde, et dès lors l'altérité ne semble envisageable que dans l'occupation d'un certain rôle, d'un certain poste prévu dans la pièce. L'altérité reste dangereuse et inquiétante, quand elle n'est pas inexistante... Du point de vue de l'enfant.

5. Reprises et conclusions

Trois enfants, trois manières singulières de se positionner dans un rapport à l'altérité. En tous cas, de manière très schématique et très simpliste, on pourrait dire qu'il s'agit de sujets engagés sur des voies différentes ; celle de la névrose, du risque de la perversion et de la psychose.

Il me semble que ces vignettes cliniques mettent en exergue la manière dont chaque enfant fait avec cette dimension de l'inconscient. Alain peut s'étonner de ce qui lui échappe (refoulement/retour du refoulé), Thierry ne peut rien laisser échapper (déli/déni/retour de l'irreprésentable) et pour David

il n'y a pas de séparation, tout est dans tout (projection massive/mise en scène/toute puissance).

Le travail avec ces enfants est très différent et pourtant il n'a pas nécessairement entraîné une modification de la technique ou du cadre psychanalytique.

Chacune de ces rencontres a eu un point commun. Ce point commun, on peut le définir comme une impasse : l'impasse de la relation enfant/adulte. Cette impasse, cette voie sans issue a chaque fois été le moment pour que je m'autorise à faire offre de psychanalyse. Drôle d'expression, mais cela semble avoir permis que quelque chose se décale, que quelque chose d'autre se passe.

Il me semble fondamental de prendre en compte cette dimension de l'altérité non du côté d'un rapport « dans la réalité » de l'enfant à l'adulte, et postuler que comme il y a deux corps, il y a d'office séparation des sujets, mais bien sous l'angle de la manière dont le sujet aménage son rapport à cette part d'altérité en soi. Il est évident que cela se révèle dans la rencontre psychanalytique qui est le seul lieu où prendre en compte, dans le transfert, la manière dont l'enfant fait avec cette dimension de l'Inconscient. Je dis cela car il n'y a dans cette rencontre aucune visée éducative ou de socialisation (même si il peut y avoir des effets à ce niveau) mais ces aspects sont pris en compte ailleurs. Je pense que ce travail avec l'enfant – que celui-ci s'étonne de ce qui lui échappe, que celui-là ne veut pas le voir ou encore qu'un autre ne puisse l'appréhender car tout est dans tout – vient soutenir la possibilité de la reconnaissance de l'autre et de soi dans une altérité. Ce qui autorise à sortir d'un rapport à l'autre vécu comme un rapport de force, d'un duel « moi ou l'autre ». Le conflit peut alors devenir un conflit autour d'un objet entre moi et l'autre et non plus une question de vie ou de mort. Cet objet, on peut le concevoir comme le « reste » de cette opération de séparation entre moi et l'autre. Il est le signe que la séparation entre moi et l'autre a lieu (est en cours) et qu'elle a eu lieu. Il est à la fois un objet dont l'existence dans la réalité est importante mais il vient aussi à la place d'autre chose. Il ne s'agit pas ici d'aborder la nature et la fonction de cet objet mais on peut dire qu'il participe de la médiation de soi à l'autre prise, aussi, dans le fantasme.

Alain s'ouvre à la possibilité d'entrevoir le conflit psychique dans lequel il est pris. Thierry montre combien il faut tenir les choses séparées (jusqu'à l'annulation) et combien le conflit psychique ne doit pas avoir lieu. Pour David le conflit est permanent mais se situe sur un autre plan, il faut le balisage de la mise en scène pour permettre que l'autre personne puisse être reconnue comme non menaçante dans son existence propre... Mais est-il reconnu comme un autre à part entière, dégagé d'une existence purement subjective, alors qu'il participe d'une scène dans laquelle il est obligé d'entrer pour pou-

voir être dans une relation a-conflictuelle ?

J'ai tenté, certes avec beaucoup de tâtonnements et de maladresse, de prendre la question de l'Un pas sans l'Autre au travers de la question de l'altérité et, à partir d'un bout qui est la manière pour le sujet, qui se révèle dans la rencontre psychanalytique, de prendre en compte l'Inconscient. Ce chemin n'est pas le plus aisé, que ce soit dans la pratique quotidienne car il se heurte à une logique institutionnelle qui – à la limite – ne peut prendre en compte ce rapport comme « base de travail » (même si le discours institutionnel dit se référer à la psychanalyse), ou que ce soit dans un développement théorique.

